



LA CHRONIQUE DU POÈTE

PHILIPPE MAC LEOD

La cinquième saison

L'hiver est une saison à la fois claire et profonde : claire comme l'azur vif et omniprésent, profonde comme la terre au long sommeil, pour qui sait entrer dans ses silences. Les premières gelées ont déposé sur les labours un peu de l'éclat des cimes. Chaque matin lève une moisson, portant haut l'épi d'or d'une tige invisible.

Les oiseaux rapportent les couleurs que les arbres ont données en abondance. Les branches s'animent de mille feux remuants. Parmi l'écheveau noir des ramures, on reconnaît le flamboiement du rouge-gorge, l'éclair jaune de la mésange, la lueur orangée de la sittelle. Ils suspendent des fruits mordorés, ils tressent de longues guirlandes qui scintillent dans le piquant du matin. Les ailes

s'agitent comme des feuilles, et si elles cèdent aux brusqueries d'un coup de vent, c'est pour porter ailleurs la semence de leur chant ou fleurir une autre branche.

On les voyait moins sous les lourdes frondaisons. Ainsi en est-il de tout dépouillement, qui libère l'espace en exaltant le vide. L'étendue apparaît soudain plus vaste, le ciel si proche. Les arbres semblent s'être dénudés pour faire notre regard plus large, pour donner plus de place à la lumière.

Quand nos jours ainsi s'amenuisent, quand décroît la force insouciant, savons-nous accueillir l'immensité que découvre une trame toujours plus ténue ? Mais la sagesse n'attend



PERES MICHEL/GRANDIEUR NATURE/JACANA/VEDEA

« Les arbres semblent s'être dénudés pour faire notre regard plus large, pour donner plus de place à la lumière »

pas la ruine, elle vient d'une enfance, elle se nourrit d'une jeunesse qui n'a pas d'âge et meurt de trop d'atours. L'hiver nous rappelle cette beauté simple et nue, sans artifices, où la vie se recueille en elle-même et découvre son feu, sa lumière secrète, vibrant au creux de nos chairs comme la montagne couronnée d'azur.

La mésange ignore tout de notre usure. Elle a l'âge de son chant, ce cri natif qui garde la clarté de la source en son jaillissement. Le premier rayon la disperse, au froid mordant elle se pelotonne et attend. Sous le plumage qui se rembourre, le sang bat comme une flamme. Le rouge-gorge serre plus fort la braise qu'il porte sur la poitrine. Et la vie est là : c'est d'abord cette boule de chaleur, qui tremble et se consume.



DR

Philippe Mac Leod a publié plusieurs recueils de poésie. Son dernier ouvrage, *l'Infini en toute vie*, est paru aux éditions Ad Solem. lachronique@lavie.fr

Dans le grand livre de la Création, l'hiver est cette page plus blanche, où les mots épars qui subsistent pèsent d'un autre poids. À travers le givre des vitres, l'homme songeur perçoit mieux la palpitation de la vie qu'un vent méchant voudrait moucher, précaire, suspendue parfois à une dernière étincelle, mais étrangement tenace. La moindre clarté devient un bijou précieux. Et le froid qui s'installe aiguise l'éclat des étoiles, la blancheur du nuage, le contour des cimes, qui semblent se détacher sur l'infini d'un silence éblouissant. Ce vaste dépouillement retentit comme un appel à la gloire, à l'immensité radieuse qui s'élève des mains offertes de la terre, d'où la vie renaîtra, plus claire et plus haute.

C'est la croix qui porte déjà les prémices de la Résurrection. Et le chant d'oiseau qui fleurit au désert nous rappelle cette promesse. Au cœur de l'hiver, qui brûle d'un feu glacé, il y a cette incandescence, cette forme d'épure, de fine aiguille sur le point de se briser. C'est l'azur vibrant, qui descend jusqu'à nous comme le fruit d'une cinquième saison. ●